

Michel Tremblay:
La cité dans l'ouest
(1969)

« Les choses mystérieuses ne s'expliquent que par des choses plus mystérieuses encore. »

Jean RAY

« De la croyance des hommes sont nés les dieux... »

VOLTAIRE

« Il a suffi d'un rêve de femme ou de poète pour faire naître un dieu. »

STERNE

« Est-ce le sommeil ou la veille qui m'a apporté la vérité ? »

Mrs Blavatsky

« Les dieux étaient soumis à la loi du Destin, ils ne pouvaient rien contre lui. »

La mythologie

Préambule

J'ai recopié le manuscrit de François Laplante fils, au cas où je ne pourrais pas le garder. Ce manuscrit est la seule chose qui n'a pas été détruite lors de l'incendie de la maison Laplante. Il semble se détériorer très rapidement et les premières pages ont déjà commencé à pourrir...

Moi, je persiste à croire que toute cette histoire est vraie. On m'a traité de fou, de rêveur, de charlatan ; les journaux se sont même emparés de l'affaire et le public a ri très fort de mes « suppositions ». Mais qui, parmi tous ces gens qui rient de moi aujourd'hui, peut me prouver que j'ai tort ? Qui peut me démontrer que l'histoire de l'Œuf est fausse et que les deux François Laplante ont menti ? Dans un cas comme celui-ci, on ne fait pas appel au bon sens ! Le bon sens n'existe plus, il faut abattre les barrières de notre entendement lorsqu'on arrive devant un manuscrit comme celui de « La cité dans l'œuf » et essayer de voir plus loin en avouant en toute humilité que « cela est possible ». Car « cela est possible » ! Le Grand Ailleurs dont François Laplante fils prétend avoir exploré un des vestibules existe ! Des mondes parallèles à notre monde ou voyageant à l'inverse évoluent autour de nous et peut-être nous épient ! Des êtres infiniment plus intelligents ou plus ignorants que nous vivent dans le Grand Ailleurs, et se reproduisent, et meurent ! Notre monde

quadrimensionnel n'a aucune raison d'être le seul monde existant et possible ! Ce manuscrit trouvé dans la maison Laplante en fait foi ! Je crois sincèrement que François Laplante fils a visité ce monde effarant qu'il nous décrit et je crois aussi que si on n'a pas retrouvé son corps, si on n'a pas retrouvé l'Œuf non plus, c'est que les prédictions de Woltung se sont réalisées : François Laplante a fini par accepter de devenir un Grand Initié et l'Œuf est retourné sur la planète verte qui le rappelait à elle depuis des millénaires.

Voici donc fidèlement recopié ce texte illogique, au style parfois malhabile, monotone et obscur, parfois délirant comme un cauchemar, que j'ai découvert sous les débris calcinés de la maison d'Outremont ; histoire à la fois horrible et merveilleuse où les portes de l'Inconnu ont été entrebâillées pour laisser un humain se faufiler dans un monde tellement différent du nôtre qu'il nous semble impossible, à nous, rationalistes...

N.B. J'ai séparé le manuscrit en différentes parties pour en rendre la lecture plus accessible. Mais c'est la seule retouche que j'ai faite à l'œuvre de François Laplante fils.

M.T.

Liminaire

*François Laplante père parle :
L'invraisemblable histoire de l'Œuf.*

Le télégramme arriva un lundi, par le courrier du matin. On m'apprenait le plus simplement du monde que mon oncle Charles venait de mourir et que, étant son seul parent, j'héritais de toute sa fortune. Mon oncle Charles ? Je ne me connaissais pas d'oncle Charles ! Pourtant, le télégramme m'était bien adressé : M. François Laplante, 1833, rue Sainte-Genève, Montréal. Mon oncle Charles... voyons... Charles... Non, j'étais bien sûr de n'avoir jamais entendu parler d'un Charles dans la famille. Il faut dire cependant que je ne connaissais pas très bien la tou-jours fuyante et étrange famille de ma mère. Il était donc plus que probable que ce Charles fût un quelconque parent éloigné du côté de celle-ci... Mais quand même, bon Dieu, s'il y avait eu un Charles dans la famille, on me l'aurait dit ! Surtout un Charles à héritage ! Moi, des choses comme ça, ça m'énerve ! Je ne dormis pas pendant deux jours. Heureusement, le mercredi matin, arriva une lettre qui expliquait tout. Ou à peu près...

*

* *

C'était mon premier voyage en avion. Il fallait bien qu'on me promette une fortune pour que j'accepte de monter

dans un de ces engins diaboliques ! Surtout à cette époque où, quand on quittait la piste, on n'était jamais certain de pouvoir atterrir à bon port ! J'étais en route pour le Paganka. Jamais entendu parler. On m'avait dit que c'était un petit pays, un tout petit pays. Quelque part en Afrique... J'avais donc pris un billet aller-retour pour quelque part en Afrique et je me retrouvais à quatre ou cinq mille pieds dans les airs, avec un vertige de tous les diables et un océan au grand complet avec tous ses accessoires, monstres et périls, sous mes pieds.

Oui, on me promettait une très grosse fortune. Angus-Anthony-Charles Halsig, un cousin éloigné du côté de ma mère (j'avais donc raison), venait de mourir à Kéabour en laissant toute sa fortune à François Laplante, de Montréal (c'était moi). Je trouvais l'histoire assez invraisemblable, mais quand on vous offre une fortune, fût-ce même une très petite fortune, peu vous chaut sa provenance ou ses sources douteuses ; vous empochez le magot et bonsoir la compagnie ! Du moins, c'est ce que je me disais en regardant défilier l'océan à travers les nuages. Je me disais : « Mon p'tit vieux, quand tu auras ta fortune en mains, ne te laisse pas attendrir par le paysage qui t'entoure s'il est beau et ne t'apitoie pas sur lui s'il ne l'est pas : prends ton avion et reviens vite à Montréal. Tu n'es pas fait pour l'Afrique et l'Afrique peut probablement se passer de toi ! »

Dans cette lettre, que j'avais reçue le mercredi matin, on m'apprenait aussi que mon oncle (c'était un cousin, mais ils persistaient à l'appeler mon oncle) avait fait fortune dans les mines de graft — encore une chose dont je n'avais jamais entendu parler — et qu'il me laissait quelques centaines de milliers de dollars — là, j'avais failli perdre connaissance — une somptueuse villa au

bord de la mer... et un village. Oui, j'héritais d'un village de quatre cents âmes ! On m'apprenait la chose comme s'il s'agissait d'une simple voiture sport... Je ne savais vraiment pas ce que je ferais du village et de ces quatre cents âmes, mais je me proposais bien de vendre la somptueuse villa au bord de la mer et de revenir au plus vite dans mon pays ! D'ailleurs, il aurait été tellement plus agréable qu'on m'expédie gentiment toute ma fortune à la maison ! Mais non. Papiers à signer... « Et peut-être monsieur aimera-t-il notre beau pays ? Peut-être voudra-t-il y séjourner quelque temps ? Les gens du village de monsieur sont tellement désireux de connaître leur nouveau maître... » Comme si j'avais jamais eu l'air maître de quelque chose, moi, le petit François Laplante ! Non, non, non, une ou deux petites réceptions s'ils y tiennent, et puis...

*

*

Et dire que la veille encore j'étais en pleine civilisation ! Comment des êtres humains peuvent-ils en arriver à accepter de vivre dans de telles conditions ? On avait beau me dire qu'ils ne connaissaient rien d'autre, ma somptueuse villa au bord de la mer était là pour le démentir. Je savais très bien que les habitants du Paganka se rendaient parfaitement compte de leur situation quand ils regardaient la magnifique maison que mon oncle s'était fait bâtir à côté de leur village. Ou, plutôt, de son village. Comme ils avaient dû le détester leur bien-aimé Charles Halsig ! (Enfin, moi, j'ai fait ce que j'ai pu. Je leur ai offert de leur rendre leur liberté... je leur ai même fait

distribuer des cadeaux ! Et voilà que... enfin, n'anticipons pas, cela viendra en son temps...)

Je n'ai vraiment jamais vu un pays aussi laid et aussi pauvre que le Paganka. Les gens qui l'habitent sont appelés *Hommes bleus* à cause de l'affreuse couleur bleuâtre de leur peau. Et ils sont sales ! Chose curieuse entre toutes, les femmes de cette contrée ne se coupent jamais les cheveux. Ni ne les lavent. Les plus vieilles traînent derrière elles une masse de cheveux de plusieurs pieds de long qui ressemble à du fumier séché. C'est vrai ! D'ailleurs quelqu'un d'autre que moi a aussi parlé de ce pays après, oh ! longtemps après ce voyage que j'y fis... Quelqu'un à qui la chance sourit beaucoup moins qu'à moi toutefois !...

Lorsque j'arrivai à Kéabour, la capitale, on me reçut comme un roi. Les gens riches sont si rares dans ce coin-là... Je me rendis au plus vite chez le notaire de mon oncle Charles. Le Paganka est un pays bien étrange, mais ses notaires sont en tous points semblables à ceux des autres pays du monde ; il serait donc inutile de décrire monsieur Youn Zeff. Oui, c'était là son nom. Monsieur Zeff fut très gentil, excessivement même (il ne faut pas oublier que je représentais quelque chose comme six ou sept cent mille dollars) et, pour m'être agréable, il simplifia le plus qu'il put les nombreuses formalités que je devais remplir avant de jouir librement de ma fortune.

Enfin je pus prendre possession de mes biens. Ce fut un instant inoubliable que celui où je pus me dire que j'étais presque millionnaire ! Moi, François Laplante, à peine contremaître d'une fabrique de produits pharmaceutiques (et quand je dis contremaître d'une fabrique, il faut

1. Voir *Contes pour buveurs attardés*, « L'œil de l'idole ».

entendre contremaître d'un des laboratoires de la fabrique), en trois jours j'étais devenu le riche propriétaire de deux mines de graft, d'une fabuleuse villa au bord de la mer et le chef suprême d'un village africain de quatre cents âmes. Sublime instant !

(J'avais d'ailleurs songé à acheter l'usine où je travaillais juste pour faire suer mes patrons et mes camarades de travail, mais j'ai préféré donner ma démission à mes chefs en leur laissant sentir que je pourrais les acheter quand je voudrais, et inviter mes compagnons de travail à dîner dans la maison magnifique (avec deux piscines !) que j'avais acquise dès mon retour à Montréal... Ils ont sué autant et je ne me suis pas embarrassé d'une stupide fabrique de produits pharmaceutiques...)

Donc, j'étais immensément riche et non moins heureux. On m'offrit de visiter mon village et j'ai déjà dit ce que j'en avais pensé. J'ai tout de suite remarqué que *mes gens* me regardaient d'une étrange façon et j'ai compris qu'ils me haïssaient déjà. Quand ils me parlaient du bien-aimé Charles Halsig, je savais ou plutôt, je sentais ce qui transpirait sous ces mots charmants et je me disais que je ne tarderais sans doute pas à devenir moi aussi leur « bien-aimé François Laplante » ! Je résolus donc de rester le moins longtemps possible à Lounia (c'était le nom du village) et de revenir tout droit à Montréal par le premier avion (via Le Caire, Paris, New York, évidemment).

*

* *

Dès que j'eus posé le pied dans ma villa, on me présenta une photographie du bien-aimé Charles Halsig. J'avoue en toute franchise que ce portrait ne me réconcilia pas du

tout avec la famille de ma mère, dont on m'avait dit tant de mal et que j'avais fini par détester plus par habitude que pour des raisons bien précises. Mon oncle Charles arborait une de ces mines patibulaires qu'on ne rencontre ordinairement qu'au cinéma; une de ces mines dont on préfère s'imaginer qu'elles n'existent pas réellement, qu'elles sont l'œuvre de maquilleurs experts... Lorsqu'on racrocha la photo du bien-aimé à sa place, je me promis de la descendre à la première occasion, ce que je fis d'ailleurs de grand cœur. Mon oncle Charles avait dû être, à en juger par cette photo, un fieffé bandit!

Ma villa était vraiment très belle. Elle avait dû coûter une fortune et je me demandais bien qui pourrait l'acheter dans ce pays galeux... D'ailleurs, elle est encore à vendre, je crois! Si elle existe toujours. J'ai déjà dit que les habitants du Paganka sont très sales, mais je n'en ai jamais vu un qui ne se soit essuyé les pieds au moins deux minutes avant de pénétrer dans la villa. La villa était sacrée pour eux. C'était le sanctuaire, l'église du village. On la vénérât. Il faut aussi dire que c'était la seule belle chose que ces pauvres gens possédaient. Je m'installai donc dans ma propriété pour trois jours et j'y passai cinq mois! Des mois bien agréables, je dois l'avouer. Les jours s'écoulaient entre les bains de mer, les plantureux repas, exotiques pour moi et que j'avais fini par adorer, et les souvenirs de mon oncle Charles...

Ce dernier avait rapporté de ses voyages autour du monde un nombre imposant de souvenirs et de trophées de chasse: de longues sarbacanes, armes meurtrières d'Amérique du Sud, avec quelques fléchettes empoisonnées; une défense d'éléphant dont le bout s'était brisé, peut-être dans la lutte; toute une famille de sarigues empaillées avec leurs queues emmêlées et dont la mère avait

pris un air sévère pour protéger ses petits; une étrange panoplie dont je n'aurais pu définir l'origine: des sabres larges et recourbés qui venaient peut-être d'Asie, ou du nord de l'Afrique; des poupées japonaises multicolores et minuscules; un boomerang (que j'ai essayé, d'ailleurs, et que je n'ai jamais retrouvé après l'avoir lancé de toutes mes forces en direction de la mer); une dent, très grosse, blanche comme la craie, une dent effrayante dont je préférais ne pas imaginer la provenance; un vase grec aux dessins érotiques à demi effacés; une Tanagra, peut-être fausse, mais très belle (je dis peut-être fausse parce qu'elle était intacte et que les Tanagras intactes...); un extraordinaire collier inca, incroyablement de couleurs et très lourd; et un œuf de verre.

J'arrive ici au point le plus important de mon récit: l'œuf de verre. L'œuf qui devait déclencher toute cette invraisemblable histoire de monstres, de planète verte et de je ne sais quoi encore...

Je l'avais trouvé au fond d'un coffre, enfoui dans la poche d'un kimono japonais. Je ne crois pas qu'on l'y avait caché, non, je pense seulement qu'on l'avait oublié là comme une chose sans importance. Pourtant... Je me demande si Charles Halsig savait la peur que provoquait chez les Louniens la seule vue de cet œuf... Il n'était pas très gros, de la grosseur du poing, peut-être, et il avait dû rouler au fond de la poche du kimono sans que mon oncle songe à aller l'y dénicher. J'aimais beaucoup cet œuf. Ce n'était toutefois pas sa beauté qui m'attirait, non, c'était plutôt son étrangeté... J'ai dit que c'était un œuf de verre mais je n'ai jamais été certain qu'il fût en verre. Aujourd'hui encore je suis tenté de croire qu'il est fait d'une substance inconnue... Je ne saurais dire... J'ai souvent essayé de le briser, ou, tout au moins, de l'égratigner, sans

jamais y parvenir. Sa substance est plus dure, plus élastante aussi que le verre. J'ai déjà pensé que ce pouvait être un diamant, mais un diamant de cette grosseur est une chose inconcevable. Et le diamant est quand même une substance friable... Ce qui m'attirait le plus dans cet œuf et me faisait rêver, c'était l'épaisse vapeur verte dont il semblait être rempli. Je suis sûr que c'est une vapeur parce que cela se meut lentement comme une fumée... Je me demandais comment on avait pu introduire de la vapeur dans un œuf aussi dur ! Je passais des heures et des heures devant mon œuf, à l'examiner, à le peser, à rêver de son origine...

Je n'étais donc plus pressé de revenir à Montréal, heureux que j'étais au milieu des souvenirs de mon oncle et de ceux que j'étais en train de me fabriquer. Je m'étais aussi pris de passion pour le Paganka, moi qui n'avais jamais connu la plus petite passion pour quoi que ce soit ! J'avais visité mes mines de graft et vite compris que la fortune de mon oncle ne provenait pas de là parce que le graft est un métal absolument sans valeur. Mais cela m'avait permis de rencontrer nombre de sujets du Paganka, des gens que j'avais trouvé sympathiques et qui n'avaient pas semblé me détester. On disait de moi à Kéabour que j'étais plus doux, plus gentil que feu Charles Halsig et que mes « sujets » commençaient à m'aimer... Je me proposais donc de passer dans mon nouveau pays une période indéterminée, à me balader de Lounia à mes mines, à visiter les quelques amis que je m'étais faits à Kéabour et à me prélasser dans ma villa au bord de la mer, lorsque la chose se produisit...

C'était à peine une semaine après que j'eus offert aux habitants de Lounia de leur rendre leur liberté. (Ils avaient été très touchés, s'étaient prosternés jusqu'à terre

comme c'est la coutume chez eux, mais avaient catégoriquement refusé. Ils m'aimaient beaucoup, disaient-ils, parce que j'étais un chef doux et raisonnable, et ils avaient peur de tomber entre les mains d'un brigand si jamais ils recouvreraient leur liberté... Je n'avais pas discuté. Après tout, j'avais fait ce que j'avais pu. S'ils étaient heureux avec moi, tant mieux. Pour ma part, j'étais tout à fait heureux avec eux. J'avais donc fait distribuer des cadeaux à tout le monde pour sceller à jamais le pacte d'amitié qui devait désormais nous unir les Louniens et moi et je m'étais à nouveau replongé dans les souvenirs de mon oncle ; souvenirs que je lui inventais grâce à ses trophées de chasse et qui ne tardèrent pas à devenir les vestiges de mes chasses à moi, de mes voyages à moi...)

Un matin, au retour du premier bain de mer de la journée, je m'étais installé dans un fauteuil du salon et j'avais sorti l'œuf de verre de l'étui où je le tenais depuis le jour de sa découverte. Je rêvassais en le contemplant, je l'approchais près de mes yeux et parfois je le regardais de loin en le tournant en tous sens. Je me demandais pour la centième fois au moins de quelle contrée secrète provenait cet étrange caillou lorsqu'un de mes serveurs entra dans le salon sans frapper. Il était très rare qu'on me dérangeât de la sorte et, sous le choc que produisit en moi mon retour brutal à la réalité, j'échappai l'œuf qui roula aux pieds du serviteur. Celui-ci, confus, le ramassa sans lui porter attention et me le rendit en s'excusant. Mais dès que j'eus en mains l'œuf de verre, le serviteur sembla l'apercevoir pour la première fois ; il blêmit, poussa un cri de terreur, me regarda avec des yeux remplis de frayeur et sortit de la villa en courant. Je me levai et le regardai s'éloigner : il criait comme un fou en se dirigeant vers le village. Il disparut derrière la première maison de Lounia.

Troublé par ce bizarre incident, je revins m'asseoir dans mon fauteuil. Ce serviteur connaissait donc l'œuf ! Et d'où venait cette terreur qui s'était peinte sur son visage quand il l'avait aperçu ? L'œuf était-il un objet tabou du Paganka ? Toutes ces questions m'assaillaient et je commençais à ressentir un sérieux mal de tête lorsque j'entendis un brouhaha à l'extérieur de la villa. Toute la population de Lounia s'était massée devant ma porte. On se battait presque pour regarder par la fenêtre du salon. Lorsque je parus dans l'encadrement de cette fenêtre et que je levai le bras en signe d'amitié, la foule se mit à hurler. On brandissait des haches, on me criait des injures, quelques enfants qui se tenaient derrière lancèrent même des pierres dans ma direction. Stupéfait, j'essayai de prendre la parole, mais la foule redoubla de cris et d'injures. À la fin, excédé, je hurlai de toutes mes forces : « Silence ! Arrêtez de crier ainsi et expliquez-moi ce qui se passe, bon Dieu ! » Je m'aperçus alors que je tenais encore l'œuf mystérieux dans ma main droite. Tous les regards étaient braqués sur lui et c'est à lui que semblaient s'adresser cris, pierres et injures. « Attendez une petite seconde, dis-je, je vais sortir de la villa et nous allons nous expliquer. » Je fourrai l'œuf dans une poche de mon pantalon et je sortis.

Je ne savais pas alors que je ne remettrais plus jamais les pieds dans ma villa...

*
*

J'eus peine à me tenir debout et à réprimer les frissons que je sentais naître le long de mon échine lorsque je m'aperçus combien la foule était en colère. Et contre

l'œuf et contre moi. On me réclamait l'œuf avec force cris et force menaces. Mais, chose curieuse, on n'osait pas m'approcher ! Je ne savais pas pourquoi mais les Louniens gardaient leur distance tout en me menaçant. Un cercle de villageois s'était formé autour de moi, mais pas un seul homme n'osait s'approcher à moins de dix pieds. Lorsque je tournais sur moi-même je ne voyais partout que visages menaçants et regards haineux, mais je sentais tout de même une pointe de terreur sur ces visages et dans ces regards. Les Louniens semblaient avoir aussi peur que moi !

J'avais tout de suite répondu que je ne voulais pas me séparer de l'œuf, qu'il avait appartenu à mon oncle et que je voulais le garder en souvenir... J'aurais bien pu tout bonnement le leur donner, mais sans trop comprendre pourquoi et malgré la peur qui me torturait j'avais décidé de leur tenir tête. « Pourquoi voulez-vous cet œuf ? » leur demandai-je en prenant mon courage à deux mains. « Mon oncle vous l'aurait-il volé ? »

— Non, répondit un vieillard, il ne l'a pas volé. Il a dû le trouver là où nos ancêtres l'avaient jeté : dans la mer. Cet Œuf n'est pas bon, maître, il faut le rendre à la mer !

— Que voulez-vous dire ? demandai-je encore.

— Ne pose pas de questions et jette cet Œuf à la mer, me fut-il répondu. M'ghara le réclame et il faut le lui rendre ! Tu vas attirer sur nous la colère des dieux, maître ! Tu tiens dans ta main le pouvoir des hommes de la planète verte !

— Qui sont ces hommes et qui est ce M'ghara ? demandai-je à nouveau. Et quelle est cette histoire de planète verte ?

Il y eut un long silence avant que le vieillard me réponde :

— Je ne peux rien te dire. M'ghara pourrait m'entendre... Ces hommes sont des anges venus du passé et cet Œuf...

— Tais-toi, vieillard, cria une femme, ne dévoile pas le secret de l'Œuf ! Ne crains-tu pas de voir les êtres d'Ailleurs revenir ?

En entendant ces mots le vieillard recula. Il tremblait. La foule semblait être sous l'emprise d'une telle frayeur que cela calma un peu mon angoisse. J'avais donc un avantage sur eux : ils ne m'attaqueraient pas tant que j'aurais l'œuf en ma possession. Ils voulaient que je jette l'œuf à la mer, mais ils ne voulaient sous aucun prétexte le toucher... Je sortis l'œuf de ma poche et je commençai à avancer vers les Louniens. Toute ma peur disparut d'un coup lorsque je vis la foule reculer à mesure que j'avancais vers elle. J'étais toujours encerclé mais le cercle se déplaçait avec moi. Je commençais à être tout à fait rassuré lorsqu'un petit garçon eut la malencontreuse idée de ramasser une pierre et de la jeter dans ma direction... Les Louniens, en voyant cela, eurent tous la même idée et l'on commença à me lapider de la plus belle façon.

La peur me reprit. Je fourrai l'œuf dans ma poche et me tournai vers la mer qui semblait être le seul moyen de fuite qui me restait.

À moins de deux cents brasses du rivage je vis une barque, toutes voiles dehors, qui se dirigeait vers Kéabour. Les hommes qui étaient à son bord s'étaient rendu compte que j'étais en très mauvaise posture et ils me faisaient de grands signaux. Je me mis alors à courir dans la direction de la mer, trébuchant sur les cailloux de la plage, titubant sous les douleurs que me causaient les pierres lancées à toute volée par mes sujets. Je parvins enfin à entrer dans l'eau. Personne ne chercha à me rejoindre.

Tous mes poursuivants restèrent sur la grève, espérant sans doute que je me noie et que je rapporte ainsi l'œuf à M'ghara. Mais je suis un maître nageur et au bout de quelques minutes à peine j'avais rejoint la barque.

Je me rappellerai toujours la stupéfaction qui se peignit sur le visage des Louniens lorsqu'ils virent que j'étais sauvé et que j'emportais l'œuf sacré de M'ghara avec moi. Ils restèrent deux bonnes minutes silencieux, pétrifiés, les yeux hagards, puis, soudain, ils se mirent à hurler et à gémir comme des fous en attaquant sur la plage une féroce danse de guerre.

*

* *

C'est de cette ridicule façon que je suis entré ou plutôt que je suis resté en possession de l'œuf de verre.

Je ne suis jamais retourné en Afrique. J'ai essayé de faire transporter à Montréal les souvenirs de mon oncle Charles, mais on m'a dit que les Louniens les avaient volés. On n'avait pas touché à la villa elle-même, mais on avait fait main basse sur tous les trophées de chasse de Charles Halsig et on les avait jetés à la mer avec tous les meubles et tout ce qui se trouvait à l'intérieur de la maison. J'appris par la suite que les Louniens s'étaient vendus à un chasseur d'éléphants et qu'ils avaient démenagé en masse parce qu'ils avaient peur de la vengeance des dieux.

Évidemment, je ne suis jamais arrivé à vendre la somptueuse villa au bord de la mer. De toute façon, avec les années, elle a dû perdre toute sa beauté et toute sa valeur. Qui sait, elle n'existe peut-être plus du tout.

Mais moi, j'ai gardé l'œuf de verre et je me demande bien pourquoi.

*

* *

Ainsi s'achève l'histoire que me raconta des centaines de fois mon père, jadis. J'étais un petit garçon, alors, et l'Œuf exerçait sur moi une réelle fascination. Mon père me l'avait donné. Je l'avais posé sur ma table de chevet et chaque soir avant de m'endormir je le regardais, je l'observais à la loupe, je scrutais la brume verdâtre qui cachait ce qu'il contenait, si toutefois il contenait quelque chose. Et je rêvais. Mais peut-être les gens du Paganka avaient-ils menti, peut-être l'Œuf était-il vide ?

Première partie

Avant

La femme hurla. Ses yeux se convulsèrent. Son corps se tordit. « Jamais ! Jamais ! » souffla-t-elle. Alors Charles Halsig s'empara du tisonnier chauffé à blanc et l'approcha des yeux de la femme.

Juste avant de perdre connaissance, au paroxysme de la douleur, la Mexicaine avoua à Charles Halsig où elle avait caché l'Œuf.

Cinquième quartier

Ismonde et M'ghara

Le dernier quartier de la Cité résonne dans ma tête comme une tempête de sons de gong. Je revois le palais de plomb à moitié détruit, les innombrables pièces vides que le vent faisait mugir comme un jeu d'orgue, la salle du trône fendue en deux par une fissure, plaie béante témoignant de la fin des dieux, et Ismonde, la mère de tous les dieux, debout sur l'autel des sacrifices, qui frappait comme une folle sur le gong de la Mort. Je revois la détresse dans les yeux d'Ismonde. Je revois la détresse dans l'œil unique de M'ghara. Et les larmes sur le visage de la déesse.

Je suis arrivé au château de M'ghara exténué, presque mort de fatigue et de peur. J'avais couru à travers la Cité, au milieu des palais qui s'écroulaient, des rues qui se défonçaient sous mes pieds, évitant parfois de justesse un mur ou une maison entière qui s'abattait devant moi dans le chemin, trébuchant mille fois, tombant, me relevant, pleurant de frayeur comme lorsqu'on se réveille d'un cauchemar. Le ciel au-dessus de moi était devenu noir comme de l'encre. Je n'y voyais presque rien et n'eût été les lampes de M'ghara et les sons du gong, je crois que je n'aurais jamais atteint le palais de plomb.

J'ai traversé des couloirs sans fins, des salles désertes, des terrasses démolies où gisaient des cadavres de gardes en armure, j'ai gravi des escaliers tortueux et som-

bres et j'ai passé dans des galeries envahies par l'eau avant de trouver la salle du trône, immense pièce de plomb, nue et chaude où l'agonie des dieux avait déjà commencé.

M'ghara était debout derrière le trône, ses six bras disposés autour de lui en queue de paon, et priait à voix haute. Mais à qui donc s'adressaient ces prières ? Qui un dieu tout-puissant peut-il ainsi appeler à son aide ? Existait-il un dieu plus grand que M'ghara, un dieu omnipotent, maître de l'Univers entier et gardien du Destin de toute la Création ? J'ai vu le plus puissant des dieux de la Cité, désespéré, appeler à son secours un être inconnu qui ne répondait pas !

Ismonde était montée sur l'autel des sacrifices et elle frappait de toutes ses forces sur un gong avec un marteau de métal qu'elle tenait dans ses pinces d'or.

Dès qu'ils me virent entrer, Ismonde et M'ghara traversèrent en courant la salle du trône et se jetèrent sur moi comme des oiseaux de proie. Les yeux d'Ismonde, énormes, globuleux, étaient sortis de leurs orbites et lançaient des éclairs. Elle me prit à la gorge avec ses deux pinces d'or pendant que M'ghara me criait : « Il faut que tu ailles tuer Ghô ! Immédiatement ! Il ne reste plus que quelques minutes ! Et ramène les Suppliantes ici ! Pas ailleurs ! Ramène-les ici ! » Les sons de gong continuaient à résonner dans le palais, répétés à l'infini par l'écho, amplifiés par les salles immenses et vides. Un mur complet de la salle du trône s'écroula tout à coup dans un vacarme infernal. Ismonde lâcha prise et se mit à hurler en courant en tous sens. M'ghara commença à divaguer, répétant sans cesse des mots sans suite en me fixant de son œil unique. Un autre pan de mur s'écroula quelque part dans le palais. Ismonde s'arrêta soudain de crier et de

courir. Elle me regarda longuement. Elle s'approcha calmement de moi, posa ses deux pinces sur mes épaules et murmura : « Voilà. Il est trop tard. C'est la fin des dieux. » Elle se dirigea en titubant vers le gong, prit le marteau et frappa sept coups. Les sons de gong étaient très différents de ceux qui résonnaient encore à mon oreille. Cela avait les accents tragiques de l'extinction d'une grande chose, cela retentissait comme l'ultime cri d'un monde désespéré qui va mourir. Les sept coups du Destin avaient été frappés par la mère des dieux elle-même.

Ismonde s'appuya sur un montant du gong et pleura. M'ghara s'approcha d'elle en continuant ses divagations. Il reprit sa place derrière la mère des dieux, ses six bras disposés autour de lui en queue de paon, son œil désespéré fixé sur moi. L'obscurité se fit lentement autour de nous. Des pans de ténèbres s'abattaient sur le palais et le noyaient. Lorsqu'il ne resta qu'une faible lueur sur les dieux déchus et fous, le palais de plomb fut traversé par un long frisson ; un vent glacé s'engouffra dans la salle du trône, renversant Ismonde et M'ghara qui s'écroulèrent en silence sur le sol de plomb.

Ghô hurlait d'une voix triomphante : « Il n'en reste plus que deux ! »

*
*

Un grand silence s'était abattu sur la Cité après le cri de Ghô. Les murs avaient cessé de s'écrouler, les sons de gong s'étaient interrompus brusquement, le vent s'était calmé. On aurait dit que la Cité entière s'était arrêtée de vivre quelques secondes pour bien prendre conscience de l'atrocité du moment. Moi-même je ne bougeais plus.

J'attendais la catastrophe. Au bout d'un moment cependant, je réalisai qu'il me restait quelques minutes avant la mort des deux dernières Suppliantes et que j'avais peut-être le temps de faire quelque chose pour empêcher le nain de détruire l'Œuf...

Lorsque je suis sorti du palais de plomb, des milliers d'oiseaux-hyènes parcouraient le ciel de verre en hurlant. Cela ressemblait à une sorte de signal, comme si les oiseaux de pierre avaient survolé la Cité pour prévenir ses habitants d'un grand danger. Je remarquai également qu'un brouillard vert semblait tomber peu à peu du ciel; un brouillard si dense que les oiseaux-hyènes ne pouvaient pas le traverser et étaient obligés de descendre vers la Cité avec lui. Ils évitèrent tous de se poser près du palais, cependant. Lorsqu'ils furent à une cinquantaine de pieds du sol, ils partirent en bandes compactes et bruyantes vers le quartier des dieux de la Guerre, écrasés par le brouillard qui descendait toujours.

Tout fut noyé dans le Vert, tout à coup. Je ne voyais plus rien. Une pesante rosée perlait mon corps de gouttes froides et dures et j'avais peine à bouger. Soudain, le brouillard ondoya autour de moi, des spirales vertes se mirent à tourner à une vitesse folle et je me sentis léger... léger...

Une fois de plus je fus projeté dans l'espace. Je ne voyais rien sous moi, que le brouillard, mais un atroce vertige me secouait comme si j'avais été à une hauteur incalculable. J'allais de plus en plus vite, comme si... oui, comme si l'Œuf me vomissait!

Juste avant de perdre connaissance, j'ai entendu le cri strident des deux dernières Khjœns et je me suis bouché les oreilles. Je ne pouvais plus rien pour la Cité.

*

* *

Je me suis réveillé à l'endroit même où je me trouvais lorsque j'avais réussi à pénétrer dans l'Œuf. Un rai de lumière barrait l'horizon. La lune se mourait derrière un nuage. Elle n'était plus à son plein...

Épilogue

Oui, Ismonde a crié mon nom !

Vingt-cinq jours se sont écoulés depuis mon retour et la Lune est de nouveau ronde comme un œil maléfique ! La vie reprend peu à peu dans l'Œuf sacré et tous les dieux m'attendent, la rage au cœur ! Si Ghô a assassiné un Grand Prêtre à chaque cérémonie depuis mon départ, il n'en reste plus qu'un !

J'ai entendu la voix de la déesse-mère et je sais que les Warugoth-Shalas vont venir me chercher ! J'ai peur ! Je veux sauver la Cité, je veux devenir un Grand Initié, connaître les secrets de tous les Mondes existants et surtout sauver la Terre, mais comment ferais-je pour atteindre le quartier de Wolfung avant qu'il ne soit trop tard ? Si Ghô tue les deux Suppliantes avant que j'aie pu l'en empêcher, le Monde entier est condamné à mourir dans l'ignorance ! Et si Ghô s'empare de moi et m'oblige à le ramener sur la Terre après avoir détruit l'Œuf sacré de M'ghara, la planète entière est condamnée à périr sous son joug !

Dieu ! Les Warugoth-Shalas ! Je les entends venir ! Ma maison tremble ! Je suis perdu ! Mais qui sont ces êtres... Les Grands Prêtres ! Ghô n'a pas réussi à les tuer ! Ils viennent pour me sauver ! Ah ! Les Warugoth-Shalas viennent derrière eux ! Ce vacarme ! Cet ouragan ! Ismonde

a encore crié! Une bataille épouvantable s'est engagée entre les Grands Prêtres et les Warugoth-Shalas! Ma maison est pleine d'êtres étranges et monstrueux qui se battent pour s'emparer de moi!

Et par-dessus tout cela, les Khjæns hurlent!
Ismonde a encore crié mon nom!

Dieu tout-puissant, vous qui dirigez la destinée de la Création entière, vous que M'ghara lui-même appelait à son secours dans le palais de plomb, *si vous existez quelque part, ayez pitié de moi!*

FIN

*Acapulco,
janvier-mars 1968*

Chronologie

- 1942 Le 25 juin, Michel Tremblay naît à Montréal (Plateau Mont-Royal), d'Armand Tremblay, pressier, et de Rhéauna Rathier.
- 1948-1959 Études primaires et secondaires dans son quartier jusqu'à la onzième année.
- 1959-1966 Il exerce divers métiers: livreur au Ty-Coq B.B.Q., typographe à l'Imprimerie judiciaire de Montréal. Il étudie aussi aux Arts graphiques.
- 1964 Il remporte le premier prix au Concours des Jeunes Auteurs de Radio-Canada pour *Le train*, drame en un acte, écrit au printemps de 1959, télédiffusé le 7 juin à Radio-Canada, dans une réalisation de Charles Dumas, et représenté au petit théâtre de la Place-Ville-Marie, du 14 au 24 septembre 1965, dans une mise en scène de Pascal Desgranges.
- 1965 Première version des *Belles-sœurs*.
- 1966 Du 16 décembre au 20 janvier 1967, sous le titre «Cinq», six pièces en un acte sont montées au Patriote par le Mouvement contemporain.

Table

<i>Présentation</i>	7
LA CITÉ DANS L'ŒUF	
Préambule	21
Liminaire	25
Première partie: Avant Intercalaire	41 63
Deuxième partie: La Cité Intercalaire	69 81
Premier quartier: Ghô Intercalaire	85 117
Deuxième quartier: Lounia Intercalaire	123 137
Troisième quartier: Anaghwalep-Waptuolep Intercalaire	141 151
Quatrième quartier: Wolfung Intercalaire	155 169
Cinquième quartier: Ismonde et M'ghara	173

Épilogue

181

Chronologie

185

Bibliographie

195

Parus dans la Bibliothèque québécoise

Jean-Pierre April

Chocs baroques

Hubert Aquin

Journal 1948-1971

L'antiphonaire

Trou de mémoire

Mélanges littéraires I. Profession : écrivain

Mélanges littéraires II. Comprendre dangereusement

Point de fuite

Prochain épisode

Bernard Assiniwi

Faites votre vin vous-même

Philippe Aubert de Gaspé fils

L'influence d'un livre

Philippe Aubert de Gaspé

Les anciens Canadiens

Noël Audet

Quand la voile fassille

Honoré Beaugrand

La chasse-galerie